

Bock-Côté : “le paradoxe identitaire de l’Occident”

écrit par Antiislam | 11 juillet 2020



Du “Figaro”:

CHRONIQUE – L’idéologie raciale se diffuse à grande vitesse dans les institutions qui produisent la légitimité culturelle.

Les émeutes raciales qui ont bousculé les États-Unis à la suite de la mort de George Floyd n’en finissent plus de faire sentir leurs effets, et cela, bien au-delà de leurs frontières. L’idéologie raciale contamine désormais l’ensemble du corps social. Ainsi, les grandes entreprises font du zèle.

On l’a vu avec L’Oréal qui a voulu effacer la référence au mot «blanc» dans certains de ses produits.

Quant au *New York Times*, il s’engage à désormais écrire le mot «noir» avec une majuscule, mais à conserver sa minuscule au mot «blanc».

C’est ainsi qu’on prête allégeance aux gardiens de la révolution diversitaire au moment où le régime se radicalise en se racialisant: en se lançant dans une purge symbolique pour déblanchir la société.

Ces entreprises versent dans l'humour involontaire.

En d'autres termes, l'idéologie racialiste se diffuse à grande vitesse dans les institutions qui produisent la légitimité culturelle.

Son lexique s'impose. «Racisme systémique», «fragilité blanche»: ces termes nous sont désormais familiers.

Il y a quelques années encore, l'antiracisme avait pour programme de neutraliser et même de déconstruire le concept de race dans la représentation de la vie sociale, afin de la rendre indifférente à la couleur de la peau.

Cette perspective est désormais discréditée. Pire encore, elle serait à proscrire. Les «experts» du régime ont décrété qu'elle relevait du «daltonisme racial», qui permettrait la reproduction durable du racisme systémique en dissimulant les discriminations généralisées qui le caractériseraient.

L'antiracisme consisterait aujourd'hui à replacer la race au cœur de la cité, mais dans la perspective du «racisé».

Ce terme n'est pas neutre, et porte dans sa définition même une accusation: ce sont les «Blancs» qui fabriqueraient les «racisés», en créant un système dont ils seraient la norme universelle et qui produirait une différence stigmatisée chez les populations qui ne sont pas d'origine européenne.

Le racisme serait, par définition, un système d'exploitation du monde à l'avantage des «Blancs».

Conséquence: par définition, le racisme antiblanc serait une impossibilité logique et une aberration antiscientifique.

On ne se trompera pas: cette quincaillerie théorique bas de gamme, qui s'alimente au ressentiment, véhicule simplement un racisme antiblanc véhément.

Ses promoteurs cherchent à le faire passer pour de la

sociologie.

Nous sommes ici devant ce qu'on pourrait appeler le paradoxe racial des sociétés occidentales.

Au fil des dernières décennies, elles se sont convaincues tout à la fois de l'inexistence des races et de la nocivité absolue du racisme, et pour d'excellentes raisons auxquelles elles font bien de s'accrocher, elles refusent de revenir sur ce qu'elles considèrent comme un acquis de civilisation.

Mais elles sont manifestement les seules à le croire.

La mouvance indigéniste fait tout pour exhorter les «minorités» à revendiquer leur identité raciale.

Les sociétés occidentales ont beau répéter que la race représente une catégorie régressive qui ne saurait fonder une identité collective, elles peinent à admettre que leur universalisme, ou du moins, l'idée qu'elles s'en font, est moins partagé qu'elles ne le souhaitent. La position des peuples européens devient intenable.

Leur identité nationale est brutalement ramenée à une identité raciale – s'impose ainsi le terme «majorité blanche» pour les désigner.

Ils sont condamnés, en quelque sorte, à une forme d'identité négative et ne peuvent dire «nous» que pour expier les péchés qu'on leur prête.

Ils sont jetés dans un piège idéologique qui les condamne à l'autodestruction symbolique et à l'expiation perpétuelle, d'autant que la mouvance indigéniste assimile au suprémacisme blanc toute résistance à ses agressions idéologiques

C'est de cette situation insensée qu'ils doivent sortir, et ils n'y parviendront pas en se réfugiant dans une définition exagérément étroite et trop souvent asséchée de ce qu'on

appelle les «valeurs de la république». La nation ne pourra affronter la poussée raciale que'en s'assurant comme identité forte ne doutant surtout pas de son droit de s'imposer chez elle.

Si la France importe, ce n'est pas à la manière d'un territoire administratif neutre mais parce qu'il y a un peuple français, avec un substrat historique, une culture, des mœurs, un esprit particulier.

Et si elle peut assurément absorber des populations nouvelles à chaque génération, c'est à condition de respecter ses capacités d'assimilation, qui ne sont pas infinies.

Ce n'est plus le cas depuis un bon moment.

La nation ne pourra affronter la poussée raciale que'en s'assurant comme identité forte ne doutant surtout pas de son droit de s'imposer chez elle.

Elle ne doit plus se voir comme une forme périmée, mais comme la médiation vivante permettant de nouer un lien politique entre les hommes.

Resurgira alors cette évidence perdue: l'enracinement n'est pas le contraire de l'universel, mais sa condition de possibilité existentielle

<https://www.lefigaro.fr/vox/societe/mathieu-bock-cote-le-paradoxe-identitaire-de-l-occident-20200703>